

MÉLANIE MATRANGA, DES ESPACES TROUBLES

La Villa Vassilieff, à Paris, invite Mélanie Matranga pour une exposition très blanche.

Pensée selon une approche psychanalytique, celle-ci fait la part belle au registre des émotions.

PARIS. On pensait en avoir terminé avec le White Cube, mais c'était sans compter avec Mélanie Matranga. En réponse à l'invitation qui lui est faite par la Villa Vassilieff, la jeune artiste transforme la maison de l'ancienne protectrice des arts des grandes heures de Montparnasse en faisant disparaître sous une couche de blanc les aspérités de l'espace domestique devenu centre d'art. Cette couleur que l'on croyait bannie des espaces de l'art institutionnel cherchant à maquiller leur tropisme hégémonique réapparaît ici comme un vieux démon, mais qui aurait subi une sérieuse transformation. Ce qui ressort d'emblée, ce n'est en effet pas la netteté des arêtes du construit ou le lissé des surfaces murales qui rassurent habituellement un regard satisfait par les promesses de la blancheur. Au contraire, un trouble se forme, obligeant à faire le point sur des parois aussi luisantes pour la rétine qu'adhérentes au toucher. Les pieds s'enfoncent dans une moquette trop épaisse et trop humide. Une circulation s'opère dans une architecture

molle aux cloisons faites de toiles blanches flottantes. La sensation de bien-être que pourrait conférer le sentiment d'être dans un cocon se voit contredite par un malaise que génèrent les suintements à peine perceptibles des matériaux altérés. À bien y regarder, leur pureté apparaît contaminée de liquides favorisant la porosité des éléments et l'épanchement du vivant. Des plantes vertes disposées ici et là ont en effet répandu leurs eaux en discrètes auréoles gagnant les sols, puis les murs. Un peu comme si le White Cube, une fois retroussé, livrait dans sa mutité un peu honteuse quelques nuances de surface telles que lorsqu'on pique un fard. Des vêtements en papier sont suspendus à droite ou à gauche, tels des patrons aux formes génériques, mais qui l'air de rien semblent avoir été déjà usés. Les seules sources de lumière, outre celle du jour qui perce à travers fenêtres et Velux, proviennent des bulbes lovés au sein des vêtements. L'ensemble de ces surfaces, espaces et objets ne dit rien de précis, pas davantage

que le titre de l'exposition (•—•), qui relève d'une communication présyllabique pour laquelle aucun manuel de décodage n'est disponible. Seules les conversations qui jaillissent d'une radio manifestent des formes de langage articulé : on y entend des femmes parler de fantasmes sexuels. Au sein de cet espace trouble, ces voix retentissent comme dans l'écho lointain d'un cabinet de psychanalyse. Et la visite de l'exposition, qui ménage tout au plus quelques variations d'une pièce à l'autre, s'apparente à la traversée d'un registre d'émotions.

CÉDRIC AURELLE

« Mélanie Matranga, •—• »,
Villa Vassilieff, villavassilieff.net,
chemin du Montparnasse,
21, avenue du Maine, 75015 Paris,
21 septembre-22 décembre 2018

Mélanie Matranga, *Ça*, 2018, table,
coton, opalines, câbles électriques.
Villa Vassilieff - Pernod Ricard
Fellowship. © Mélanie Matranga
& High Art

